

1

Bonjour, moi, c'est Nina.

Je fais 1m68 pour deux enfants. Je chausse du 40 depuis que j'ai huit ans. Léger handicap à la marelle. Ma corpulence varie selon les saisons. Je rentre dans du 38 entre les mois de la raclette et ceux des glaces. On m'a dit que, dans trois ans, j'aurais quarante ans. Je me demande souvent si ça fera de moi une adulte. D'un jour d'innocence à un lendemain de sérieux. Je balaie d'une grimace les critiques sur mon côté femme-enfant. Moi, si je devais rendre des comptes à la gosse de sept ans que j'étais, je le ferais la tête haute.

Je tire la langue aux voitures rouges derrière la vitre du bus. Je marche pied droit sur les couleurs foncées et pied gauche sur les claires. Je ne m'interdis aucun jeu de mots spontané et aucune comparaison bancaire. Mes blagues de Toto préférées barbent de temps en temps ma petite assemblée, mais leurs soupirs n'amoin-drissent pas mon plaisir. Et c'est bien le principal. Que je ris ! Première servie.

Avant d'explorer à l'infini le corps de mon mari, j'ai joué avec le mien et celui de quelques autres. Des filles, très peu. Des garçons, bruns, blonds, petits, grands, barbus ou non. La plupart de ceux que j'ai rencontrés avant Gaël n'étaient que des hommes-écrans ; je projetais sur eux ce que j'imaginai trouver. Bien sûr, ils possédaient au moins une des qualités essentielles : l'humour, le charme, la folie douce ou la maîtrise du subjonctif. Mais je me suis toujours lassée très vite. La fidélité avait tendance à m'ennuyer. Quand le suivant m'offrait une plus belle image de moi-même, je partais. On ne refuse pas un cadeau. Je suis du genre bien élevé. Quant aux filles de passage, j'ai découvert mon corps à travers le leur. Je caressais mes seins, explorais mes sous-pentes. Spéléologue d'autrui enquêtant sur mon propre mystère. Si l'on oublie quelques morsures indéli-cates, deux ou trois gentlemen aspirateurs et un petit nombre de câlins si rapides que la fin en avait évincé le début, ces explorations corporelles n'ont pas été désagréables. Un jeu jamais vraiment dangereux et souvent instructif. Je prône l'apprentissage par le ludique. Et puis (attention, c'est le moment cul-cul de l'histoire), il y a eu le bon. The good one ! Le mec des comédies de Noël. Celui qui pose délicatement son manteau sur vos épaules en souriant et en oubliant le froid. Je l'ai compris quand j'ai réalisé que je ne projetais rien sur lui, trop occupée que j'étais à le

découvrir. Plus les jours passaient et plus je cochais des cases imaginaires. J'avais trouvé l'humour, le charme mystérieux, le corps attirant et rassurant. Le corps... Et je ne m'en lasse toujours pas. C'est dire. Au point de devenir fidèle. Et pas juste parce que je suis débordée. Être fidèle quand on est débordée, c'est comme être fidèle quand on est moche. Ça a moins de valeur. Mais on l'est quand même. Je consacre 43 % de mon énergie quotidienne à mon couple, le reste allant aux enfants, à mon travail, au ménage, aux amis et à mes passions.

Voilà, moi c'est Nina.

Sur le papier, je suis une femme exemplaire. Celle que tout le monde voudrait être, ou presque. Mais il y a toujours des éclats sur la peinture. Il s'agit juste de bien observer.

2

Un dimanche matin lambda surgit devant moi, dans le miroir de la salle de bains, un tableau qui aurait besoin de retouches voire d'une restauration. Moi qui me moque de mes copines qui se plaignent de leur peau moins tendue, de leurs infimes ridules, de leurs cuisses de plus en plus molles, je réalise avec stupeur (mais sans aucun tremblement) que l'élasthane de mon corps se fait la malle. Sans parler des cernes verdâtres qui soulignent mes yeux bleus et de mes joues qui semblent déjà vouloir taper la causette avec mon cou, comme le font celles de mamie Madeline, ou presque. J'en suis à être tentée d'exagérer quand le petit se met à pleurer. En sécurité dans son lit, certes, mais en attente de réconfort maternel et surtout de son p'tit déj. Autant Andrea est relativement bonne pâte, mais quand il a faim...

— Bonjour mon chat, ça va mon poisson rouge ?

Non, je ne cherche pas à le rendre bipolaire, ça sort juste tout seul, comme ça. Je constate, dépitée, qu'il a encore gonflé pendant la nuit. Sa tête n'est qu'une gigantesque boursoufflure. J'hésite à en rire (en vrai,

je ris un peu) mais son cou aussi est énorme. Un bel œdème de Quincke n'est pas au programme de mon dimanche, qui devait être... lambda ! Une matinée avec les enfants, le retour du père et une visite à Mamie. Rien d'angoissant, normalement. Je réveille la grande, habille les deux en quatrième vitesse, ouvre mon armoire à pharmacie, en décroche le fond délicatement mais tout de même rapidement, prends trois gouttes de mon remède, soupire un coup et remets le tout bien en place avant de filer aux urgences. Seule, car Gaël est à une séance couleurs (je vous expliquerai ce que c'est plus tard, soyons raisonnables, le petit est mal en point tout de même). Si les urgences tamponnaient une carte de fidélité, j'aurais déjà gagné un stéthoscope. Ce qui me ferait un cadeau de Noël d'avance pour Rebecca, mon aînée, ravie de l'escapade. Elle remercie même son frère qui ne comprend pas trop ce qu'il a fait de si « cool ». Rebecca veut être médecin, « mais pas généraliste parce que c'est barbant ». L'enfant dans le texte. Elle envisage de devenir pédiatre urgentiste. Donc, pour elle, chaque excursion de ce genre est comme une après-midi chez Disney. Sept ans, presque huit. Précoce. On n'est pas sortis de l'auberge. À l'hôpital, Andrea, toujours aussi bouffi, ne nous aide pas à gagner du temps sur le programme. Au lieu de jouer à l'agonisant pour passer en priorité, il retourne la salle d'attente. Il vient d'emboîter toutes les chaises

pour enfants pour construire un train géant en criant Tchou-Tchou. Ça fait un drôle d'effet. On dirait un des acteurs du Pari qui devient déménageur. Je fais comme si je ne le voyais pas, mais Rebecca ne cesse de me tirer la manche.

— Maman, Andrea il a viré deux gosses pour récupérer leur chaise et agrandir son train.

Je quitte des yeux mon téléphone. Gaël ne répond pas et ça a le don de m'exaspérer. Je regarde l'heure, je sens l'angoisse monter puis, comme par miracle, redescendre d'un palier. *Bon dosage de médicament*, je pense. Mais l'heure tourne et je veux aller rendre visite à Mamie comme prévu. Ma soupape. Mon temps de famille, deux à trois dimanches par mois. Un instant de repos, on parle de tout et de rien et elle me ramène en enfance. Je ne sais pas comment elle fait pour avoir toujours un souvenir en stock. Je me dis que Rebecca doit avoir raison pour les minots malades virés de leur siège puisque plusieurs parents me regardent de travers. Ne pas leur tirer la langue. À faire dans le bus. Parce qu'il est en mouvement. Courageuse, mais pas téméraire ! Et puis, je me dois de garder une certaine contenance face à mes rejets. Jouer à l'adulte, au moins dans ce genre de situation. Andrea continue à souffler « Tchou Tchou » et ça ne l'aide même pas à dégonfler. On finit par voir un médecin et le verdict tombe :

— Il réagit de façon atypique à un virus indéterminé.

Encore un cadeau de l'école. Foutu bain de bactéries ! Parfois, submergée de tendresse, j'ai envie de le garder avec moi à la maison. Mon bébé. Mon tout petit. Veiller sur lui et le protéger des maladies vilaines qui veulent le coloniser, des gastros qui ensuite nous envahissent et des gamins qui le tapent. Puis je me rappelle que travailler à la maison avec un enfant est impossible. Alors je le soigne, je passe mon dimanche matin aux urgences et j'envise de l'inscrire à un cours de self-défense, mais y'en a pas pour les 3-5 ans. Oui, j'ai cherché. Au moment de repartir de l'hôpital, il se met à crier pour rester. Je m'entends lui promettre qu'on achètera dix chaises pour enfants pour faire un train à la maison. Je sens le regard désapprobateur des parents de la salle d'attente, qui me détestaient déjà, quand Gaël daigne appeler.

— C'est trop tard, je me suis débrouillée, merci !

— Bonjour, mon amour.

Ou l'art de désamorcer les bombes. Gaël aurait pu être démineur. Gaël aurait pu faire tous les métiers de toute façon. Oui, cette phrase dégouline d'admiration, et ?

— Andrea a une infection indéterminée, je sors des urgences, antibio dans le doute. Tu verrais sa tête, il est sacrément gonflé.

— Comme la dernière fois ?

— Pire.

— Tu m'enverrais une petite photo ?

Je raccroche. Pas le temps. Je dois rentrer nourrir tout le monde. Avant de démarrer la voiture, un SMS de Gaël me tranquillise immédiatement. Il sera là à temps.

— Bah, les enfants ne sont pas déjà à la sieste ? demande-t-il en arrivant, légèrement déçu.

J'ai comme une envie de lui faire visiter les urgences pour adultes. Mais la violence ne résout rien. Le yoga non plus. Je ne réponds pas, préférable, et je file à la douche. L'eau chaude me gifle agréablement, éliminant par sa vapeur les effluves d'hôpital. Je hais ce fumet. Je n'aurais jamais pu être médecin. Mais pas que pour ça. D'abord, par manque avéré de compétences, pour l'odeur donc, et aussi parce que je supporte difficilement le visage des gens tristes. Cet air affligé qui déforme leurs traits. J'ai toujours trouvé ça effrayant ! Peu de gens savent souffrir ou pleurer sans virer à l'immondice. Je choisis d'ailleurs mes amies selon ce critère, entre autres. Toutes mes amies sont belles quand elles sont bouleversées. Poétiques même. Béatrice, tu sais, en lisant ces lignes, pourquoi je ne t'ai jamais rappelée. Comme tout le monde, j'ai mes limites.

— Tu as bien frotté ?

Il me dit toujours la même chose. Ses phrases inutiles et répétitives jalonnent ma vie. Je déambule entre elles au quotidien. Et j'aime ça.

—Oui, mon amour. Ça va les enfants ?

—Ils dorment, je crois. Tu peux filer.

Quand je monte dans la voiture, j'exulte. La résidence pour séniors de ma grand-mère se trouve à exactement huit kilomètres de chez moi. Quand elle a choisi d'y vivre, j'ai trouvé ça parfait. C'est vrai, on allait bien s'occuper d'elle, elle allait pouvoir profiter d'un jardin plus grand que le sien et elle était à une distance raisonnable en footing de chez moi. J'y vais toujours en voiture, mais, si je veux, je peux y aller en courant, et ça, ça fait toute la différence. Madeline insiste bien sur le terme résidence pour séniors. Pas question de lui parler d'EHPAD, déjà parce que ce n'est pas un vrai mot et ensuite parce qu'elle précise volontiers qu'elle est en appartement indépendant avec option soins et repas.

—Mamie, dis-je en frappant doucement à la porte entrouverte.

Elle regarde dehors. Je vérifie, je suis en avance. Je recule et tente une entrée quelques secondes plus tard.

—Bonjour Mamie.

Elle me lance son éternel regard noir. À chacune de mes visites, c'est la même chose. Elle déteste qu'on l'appelle Mamie. Et la faire enrager m'amuse. Ça la maintient d'attaque ! Même si, dans le fond, je crois qu'elle nous enterrera tous. Enfin, j'espère pas Rebecca et Andrea... et moi non plus, cela dit. Sauf si on a un accident de voiture...

—Nina ? m’interrompt-elle.

—Oui, pardon, j’étais partie loin dans mes pensées, très loin. Dis, tu as déjà eu un accident de voiture ?

—Une fois, tu connais ton grand-père...

—Et sa passion pour les slaloms...

—Il avait à peine frotté la carrosserie contre une borne incendie mais j’en ai entendu parler... tu n’imagines pas.

Le moment « faisons revivre Papi » est celui que je préfère quand je vais rendre visite à ma grand-mère.

—On se plonge dans quel souvenir aujourd’hui ?

—J’ai fait ma petite sélection...

Elle se lève pour aller chercher son carnet sur son guéridon. Avant, il trônait dans l’entrée. Du temps où elle avait une jolie maison. Pas un appartement de standing (comme l’énonce la brochure), qui n’offre rien du charme de leur bâtisse de trois étages, grenier à surprises compris. Je me demande ce que ce meuble biseauté a bien pu voir.

—Il vient d’où ton guéridon, Maddie ?

—D’un acacia.

Et elle rit. Ses épaules, de plus en plus apparentes, montent et descendent au rythme de son ricanement aigu.

—De chez ma mère, complète-t-elle.

—Il en a des trucs à raconter, je marmonne.

Ma grand-mère ne relève pas. Étrange. Elle semble préoccupée. Viendra bien le moment où elle me dira par

quoi. Je suis la seule à qui elle se confie. Ça a toujours été. Même gamine elle me parlait beaucoup. Édulcorait peut-être quelques pans de son quotidien. Quoique. Quelque chose en moi me laisse penser, par bribes de souvenirs qui remontent et me confortent dans mon idée, que j'ai construit mon identité de femme, du moins une partie, sur les libertés prises par ma grand-mère. On a de la normalité l'image que nous offrent nos parents et, par extension, nos grands-parents. Et, très tôt, il arrive que l'on se choisisse une figure emblématique. Pour moi, ça a été Madeline, comme une évidence. Et ça continue à l'être. Quand je ne comprends plus Gaël, ou que je n'arrive pas à cerner mes sentiments, en plein cœur d'une dispute par exemple, c'est Maddie qui me dit si je suis dans mon bon droit. C'est son expression. Ah la, non, ma chérie, ton mari est dans son bon droit, tu files et tu t'excuses.

— Bon, commençons, tu veux bien ? reprend-elle.

— Un peu, mon neveu !

Maddie plisse le front et louche des sourcils.

— Peux-tu cesser de parler comme les autres pensionnaires ? Sinon, pas la peine que je fasse venir de la jeunesse dans ma chambre.

— Tu ne me fais pas venir, JE viens !

— Tu viens parce que tu m'aimes mon hibou, chante-t-elle en me décoiffant.

Rien ne change. Entre nous, du moins. Ça bloque un peu ma temporalité. Cette relation qui ne se modi-